

ANTON EST SUBJUGUÉ. À peine a-t-il intégré la hiérarchie du groupe qu'il se retrouve convié à la grande fête. Impossible de faire abstraction de la jalousie de certains collègues, qui ont le sentiment qu'il leur est passé devant. Eux ont dû patienter des années avant de vivre un tel événement. Le groupe fête son centième anniversaire. Toute la ville se pare de pavillons et de guirlandes. Quant à l'emblème de la société, il est partout.

Le matin, dans le cercle restreint des actionnaires. Les vrais, ceux qui comptent, s'entend. Ils ont pris place dans une discrète arrière-salle de l'hôtel exclusif. Vêtus avec une modestie coûteuse et sans ostentation, comme il sied aux riches dans une ville riche. Ils se saluent de hochements de tête silencieux, s'assoient en ordre et attendent le maître de cérémonie.

Le personnel de service fait son apparition, demande ce qu'ils souhaitent boire.

– La même chose que l'an dernier, répondent-ils à l'unisson.

Le personnel les connaît depuis des années et revient avec des bouteilles d'eau minérale. Leur modestie apparente n'est pas seulement destinée à l'extérieur, ils s'en font mutuellement preuve. Ainsi, ils sont sûrs que personne ne cherchera à se démarquer.

Nonner arrive. Il parle beaucoup mais ne dit rien. Puis, sans un mot, le père Demel prend sa place. Il est toujours assis très en retrait, ce qui lui permet d'observer au mieux les réactions. Un contrôle imperceptible, qui offre la meilleure possibilité de neutraliser les idées folles. Système éprouvé, qu'il utilise tant avec les salariés qu'avec ceux qui dépendent de lui. Mais les actionnaires ne remettent rien en cause. Surtout pas comment l'argent aboutit dans les caisses de Nonner, puis de là dans leurs poches. Et d'année en année, il y en a de plus en plus.

L'après-midi, c'est une autre histoire. C'est maintenant le tour des nombreux petits actionnaires. Pour eux, la fête annuelle des dividendes est comme la session plénière du groupe. Ils gagnent beaucoup moins et se montrent pourtant au moins aussi loyaux que les grands actionnaires. La plus grande salle de la ville peine à tous les abriter.

Nonner communique les tout derniers résultats du groupe.

– Notre chiffre d'affaires a augmenté de 20 % par rapport à l'an dernier.

Il est d'humeur radieuse. Son front s'ourle de gouttes de sueur. Du poing, il cogne sur le pupitre. Il est dans son élément.

– Disparaissez, ou je vous fais évacuer par la police, siffle le portier.

Kreise, le journaliste, vient de tenter de se faufiler dans la salle. Le cheveu long, l'air certes enjoué et intelligent, mais portant un manteau élimé.

– Je veux juste jeter un coup d'œil, dit-il.

Il parle en haut allemand. Ne sait-il donc pas qu'ici, c'est un désavantage?

– Vous êtes du journal?

Le portier sait ce que ses chefs attendent de lui. Une poignée de gens de la presse triés sur le volet et que le groupe apprécie sont invités et sont déjà assis au premier rang. Les équipes télé, elles, sont restées dehors.

– Mesdames et messieurs, tonne le patron de la société. Jusqu'à maintenant, je n'ai parlé que de la vente de nos produits. Mais vous vous intéressez évidemment aussi au développement de nos bénéfices. Nous avons de nouveau gagné plus. Comme depuis des années.

Les applaudissements crépitent. Comme d'habitude, personne ne remarque qu'il n'a cité aucun chiffre. Ils sont satisfaits de ce qu'il leur reverse. Le vieux Demel, Nonner et leur directeur financier ont établi le montant à l'avance.

– Et encore une bonne nouvelle, lance Nonner, toujours debout derrière son pupitre. Nous nous sommes entendus cette année sur une juste réévaluation des salaires avec les syndicats. 1,5 %. Et cela vaut également pour les deux années suivantes.

Au cinquième rang, un gros est visiblement impressionné. Les salariés de sa propre boîte ne gagnent pas tant que ça. Décidément, le groupe donne une fois encore le ton pour l'ensemble de l'économie du pays.

Un homme sec et d'une élégance discrète se lève avec toute la dignité de son grand âge. Le silence s'abat sur la salle.

– C'est Demel, murmurent quelques-uns.

Ils sont surpris. Il y avait des années qu'on ne le voyait plus. Nonner, lui, est encore plus surpris. Demel ne l'a pas prévenu. Attention, pense-t-il, le vieux est imprévisible.

Demel s'empare du micro. L'assistance, muette, est tendue. C'est le propriétaire du groupe qui se tient devant eux.

– Je pense que vous serez tous de mon avis, attaque-t-il d'un ton calme. Notre groupe a formidablement travaillé. Sans les efforts en particulier de notre très estimé M. Nonner, cela n'aurait pas été possible. Nous lui en sommes reconnaissants et espérons un résultat aussi positif l'année prochaine.

Nonner a beau être un dur à cuire, il en rougit de fierté. La valetaille se fend d'une vague d'applaudissements polis, mais pas trop fort. Tous savent que le grand patron a horreur des manifestations bruyantes et des emportements. Son âme de musicien ne le supporte pas.

Tout va vraiment bien pour Demel. Rien que ce que ses actions lui ont rapporté l'an dernier aurait suffi à colmater les brèches dans le budget de son pays. L'alcool généreusement offert par le groupe a coulé à flots la veille dans la salle des fêtes de la ville, et les brumes peinent à s'en dissiper. Si les juteux dividendes ont un effet apaisant, le trop-plein d'autocongratulations des dirigeants, lui, est épuisant.

Rossmann, l'assistant de Nonner, réveille l'assistance.

– Ce soir, la fête continue. Sur l'île, sur le fleuve. Off-shore, d'une certaine façon. Nous jouerons dans le casino du groupe. Vous n'avez encore rien vu de tel.

La ligne de démarcation passe exactement au milieu du grand fleuve. Du côté suisse, c'est interdit. Pas du côté allemand. C'est pourquoi le bateau s'amarre juste à la frontière, du côté où c'est permis. Ainsi, toutes les exigences sont respectées, celle de la loi comme celle du fisc. C'est aller contre toutes les coutumes du pays que de jouer de l'argent pour l'argent. Ce qui n'empêche pas ses ressortissants d'aimer ça. D'où tous ces casinos qui fleurissent à ses frontières, de Campione en Italie, à Divonne en France et Constance en Allemagne.

Nonner est comme eux, et il sait qu'il en va de même de la plupart de ses collaborateurs qui peuvent se l'offrir. Le sourire aux lèvres, il se tient à la coupée et souhaite la bienvenue à la crème de sa société. Les messieurs en smoking, les dames en robes luxueuses.

Gaby et Anton pénètrent dans la salle de restaurant de bateau. C'est un autre monde, ils basculent dans l'ambiance d'un lieu de divertissement tout droit sorti d'un studio d'Hollywood. Sous des lumières tamisées se dressent plusieurs lourdes tables de roulettes. Les croupiers ont pris place en silence. Les jetons leur glissent entre les mains. Quelques boules commencent déjà à rouler.

– Il les a fait venir de Baden-Baden, lui chuchote Rossmann.

Son épouse, une grande et élégante beauté sud-américaine, adresse un sourire aimable à Gaby et Anton.

– Personne avant lui n'avait organisé ça. Génial, non ?

Anton hoche la tête. Rossmann et Madame s'éloignent. Un coup d'œil alentour suffit à Anton pour comprendre que tout n'est peut-être pas si génial. Les jetons qu'ils reçoivent ne leur coûtent rien, ils sont en plastique et n'ont aucune valeur. Dans l'enfer du jeu, on joue avec de la monnaie de singe. « C'est peut-être ça, le vrai coup de maître de Nonner? » se demande-t-il. La suite des événements lui donne raison. En quelques minutes, toutes les tables sont prises d'assaut. Nonner est assis au coin de la table des célébrités, au milieu, et contemple son peuple. Sans frein, ces messieurs se lâchent et se ruent sur les jetons. Quelques-uns seulement semblent avoir en tête de les multiplier. Les comptables, d'ordinaire si froids, oublient totalement que mille fois zéro égalent toujours zéro. La compétition démarre. Qui a le plus, qui s'est montré plus malin que son voisin?

Quelques dames errent çà et là. Leurs compagnons ont été happés par le démon du jeu. Parmi elles, une ou deux expertes s'amuse visiblement. Elles montrent à leurs maris installés à la roulette ce qu'il faut faire. D'autres se comportent comme les hommes et entassent des montagnes de plastique devant elles. Quelques-unes font tapisserie, assises ensemble dans un coin, considérant la scène, écœurées et impuissantes.

Dehors, à l'air frais, Anton bavarde tranquillement avec Armbruster. Cette fête infantile, comme le dit Armbruster, les fait rire tous les deux. Ni l'un ni l'autre n'est joueur.

Nonner, lui, s'amuse aussi. Il joue un peu, se fait apporter des jetons neufs par son voisin, s'allume un cigare. Il est ravi d'avoir limité la distribution de jetons. Le vacarme est déjà assez fort. Or, on ne sait jamais, un journaliste a pu s'infiltrer dans le casino. Un croupier ou un serveur pourrait laisser échapper quelque chose à la presse. Pour l'heure, ses directeurs ne sont pas à leur avantage. Une photo porterait tort à son image. Comme s'il l'avait pressenti, Demel a préféré prendre congé.

Nonner laisse faire encore un moment. Il note ceux qui se jettent avec une frénésie aveugle sur la quantité. Avec quelle cécité ils amassent leurs gains. Ainsi que ceux qui se montrent plus habiles. Leur gestuelle, leur façon d'accuser leurs pertes avec une déception feinte. Il observe ceux dont il sait qu'ils sont toujours prêts à jouer. Font-ils toujours la différence entre le jeu et la vraie vie? Comme à l'école, ils s'efforcent d'empêcher le voisin de calculer, de voir combien ils ont déjà gagné. Esprit d'équipe, zéro. Nonner repère toutes les nuances, de l'orgueil à l'arrogance. Ce qu'il ne voit pas n'échappe pas à Thurnheer et Dellenbach. Ennuyés, ils prennent part au divertissement. Mais ils ont personnellement trop d'argent pour ne pas le prendre au sérieux.

À minuit précise, la cloche du bateau retentit. Le jeu est terminé. Nonner se lève, et tous l'imitent. Toute une récolte de champagne est mise en perce. Nonner porte un toast aux dames et les remercie gracieusement de leur présence. Le bateau les ramène tous de l'autre côté de la ligne de démarcation, en Suisse. On se sépare avec des hochements de tête et chacun embarque dans les taxis qui attendent.

Le bateau s'amarre au débarcadère suivant. Les tables de jeux sont débarquées et, quelques heures plus tard, elles reprennent leur place dans le casino de Baden-Baden. La procédure se déroule sous la surveillance discrète des autorités fiscales des deux pays, qui n'ont d'ailleurs jamais perdu le bateau de vue de toute la soirée. Aucun journaliste n'est venu troubler la fête.

Le lendemain, avec l'inauguration des nouvelles orgues de la salle de musique, le groupe renoue avec la culture. L'événement conclut le jubilé. Le vieux Demel en fait don à la ville pour son temple des arts, comptant ainsi laisser de lui un souvenir marquant.

Vient ensuite la représentation. Au programme, *Così fan tutte*. Les directeurs du groupe dotés d'un peu de vernis culturel s'en amusent et parlent de « *Così non fan tutti* ». Tout le monde ne peut pas se payer des festivités aussi pompeuses. En ville, des mauvaises langues le disent: « Dieu soit loué, tout le monde ne fait pas comme ça. »

Après la foire du jubilé, le sérieux est de retour. C'est le tour des directeurs. Anton est assis tout au fond de la salle, comme il convient aux employés encore en phase d'adaptation. Il n'a pas encore de réputation, et encore moins d'actions. Pourtant, il est désormais de ceux qui ont pour mission d'accroître les revenus des actionnaires.

Statistiques, chiffre d'affaires, flux des capitaux, produits à succès, listes du personnel et profils des pays se succèdent, entrecoupés d'autoglorification et de menaces à peine voilées.

– Regardez le Mexique, aboie Nonner à l'égard des Brésiliens. La prochaine fois, je veux voir les mêmes chiffres chez vous.

Le vice-roi brésilien note servilement les mots de Nonner. Le soir même, il répercute à son directeur des ventes dans la lointaine Rio :

– À vous de veiller à augmenter nos ventes. Je me moque de savoir comment. Si vous n'y arrivez pas, c'est votre successeur qui s'en chargera.

Le directeur de l'usine américaine n'est pas mieux loti.

– Qu'est-ce que ça veut dire? lance Kutter.

Quand il s'agit de tancer les techniciens, Nonner lui cède la place.

– La nouvelle salle des chaudières coûterait le double de ce qui était prévu?

Au mot « coûter », Nonner pousse Kutter sur le côté:

– Vous vous imaginez que je le chie, l'argent?

L'Américain ne se laisse pas intimider:

– Ce sont vos architectes qui ont modifié mon projet.

– Pourquoi?

– Parce que la salle des chaudières était bien, mais que le bâtiment qui l'entourait n'était pas assez beau pour eux.

Nonner rit.

– Ces imbéciles, je vais m'en occuper personnellement. La prochaine fois, ne vous laissez pas bluffer.

L'Américain rit aussi. Il sait aussi bien que Nonner que dès qu'il est question d'esthétique, c'est Demel qui a le dernier mot. Il n'y a que lui qui peut débloquer l'argent pour ça.

Le Français n'a pas vendu assez de pilules aux hôpitaux. Nonner l'attaque directement:

– Vous êtes les plus grands bouffeurs de pilules de toute l'Europe. Je vous en donne autant que vous pouvez en vendre. Et vous, vous faites quoi? Rien.

Puis, après une courte hésitation.

– Ah si, parler sans fin, ça, vous pouvez.

Sans comprendre, Monsieur de Paury sourit poliment à Nonner. Il attend la traduction. La langue du groupe, c'est l'anglais. L'allemand quand il s'agit des affaires courantes. Le dialecte n'est réservé qu'aux rencontres entre insiders.

Le Français ne comprend évidemment que sa propre langue. Il hoche la tête, tout en charme:

– Je vous comprends, vous êtes parfaitement en droit de ne pas être satisfait. Pourtant, nous sommes à la veille d'une grande percée.

– Qu'est-ce que vous allez percer, et où? le nargue Nonner.

Comme tout le monde dans le pays, il ressort son français scolaire et haché quand il a un problème avec un fils de la Grande Nation. Il faut montrer aux garants de la culture qu'ici, il n'y a pas que des ignorants.

Avec élégance, le Français fait abstraction de la pique de Nonner:

– La semaine prochaine, nous organisons un symposium avec les médecins-chefs et le personnel des grands hôpitaux. Notre bilan va vous surprendre. Nous feriez-vous l'honneur de votre présence?

– Vous pouvez faire ça tout seul. Commencez par m'apporter de meilleurs chiffres, et là, peut-être que je passerai chez vous.

– C'est dommage. Pour clôturer, nous donnerons un dîner exquis.

– Avec qui?

– Avec nos hôtes et leurs épouses, bien sûr.

– Ça m'intéresse pas.

– Alain Delon a déjà promis qu'il serait là. Nous attendons encore la réponse de Mireille Darc.

Les oreilles de Nonner se dressent. Ses petits yeux se mettent à briller.

– Quelques jeunes dames du Moulin Rouge nous régaleront d'un spectacle, en toute décence, naturellement.

– C'est quand votre fête? s'enquiert Nonner.

Il tire Rossmann de son demi-sommeil et lui demande de vérifier son emploi du temps. Rossmann prend note de l'invitation et consulte son propre agenda. Sans mot dire, le Français relève la tête et sourit à la ronde.

– Pourquoi j'ai été invité à ce show? s'étonne Anton.

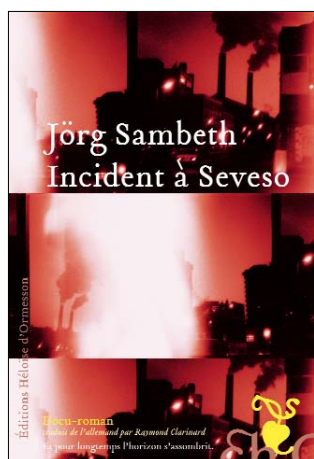
Pour sa femme, c'est l'évidence même:

– Tu es efficace et ils ont besoin de toi.

Ce qu'il peine à croire. Dans la suite du luxueux hôtel où le groupe leur a fait prendre leurs quartiers, il reste longtemps sans dormir, à réfléchir. Ils ont souvent rêvé de telles nuits. L'amour sans fin, avec, de temps à autre, un coup d'œil aux lumières de la ville et un verre. Qu'en reste-t-il? Rien d'autre que de l'épuisement après la fatigue physique, mais surtout psychique de la fête du jubilé.

– Ne prends pas ça au tragique, le reconforte-t-elle.

La veille, pourtant, c'est elle qu'il a fallu reconforter. Elle était à la table de Kutter, le directeur technique du groupe. Pendant tout le repas, Kutter ne s'est consacré qu'à son autre voisine de table. Non sans raison, la dame appartenant à l'une des meilleures familles de la ville. Son mari est banquier, un actionnaire clé du groupe. Un homme important pour la carrière de Kutter. Il s'est contenté du minimum nécessaire dans ses échanges avec l'épouse d'Anton. Elle ne valait guère plus.



Jörg Sambeth, *Incident à Seveso*
Docu-roman traduit de l'allemand par Raymond Clarinard

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006 | www.heloisedormesson.com
ISBN 2-35087-019-7 | 21 € | 336 pages | Distribution/diffusion Interforum